Antoine Wauters

Le plus court chemin

Roman

Verdier

www.editions-verdier.fr

© Éditions Verdier, 2023 pour l'édition en langue française
© Antoine Wauters, 2023
Publié avec l'accord de l'Agence littéraire Astier-Pécher
ISBN : 978-2-37856-177-2

Nous sommes les lieux où nous avons été.

Jim Harrison

Je suis plus heureuse. J'ai atteint un stade où je n'ai peut-être plus besoin d'un film entre la vie et moi.

Jane Campion

Cips, cips
Da di doo di doo
Ci-boom, ci-boom-boom

Paolo Conte

J'ai vécu jusqu'à mes dix-huit ans dans un petit village d'Ardenne où mon imagination se trouve encore. Que je le veuille ou non, tout ce que j'écris vient de là : des quelques mètres carrés du hangar à poules de Papou, de l'odeur des fraises qu'il cultivait derrière l'église, face aux collines de Hoyemont, au-dessus de l'Ourthe et de l'Amblève, des silos à foin de la ferme de Jacques Martin, des bêtes sachant d'instinct trouver le bonheur, des machines agricoles défoncées par l'usage, dans le purin.

Je suis marqué à vie par ce monde presque disparu. C'est une immense joie et une immense peine. Je ne peux pas le dire mieux : mon enfance me remplit et de peine et de joie.

Ne pas arrêter de faire signe à celui que j'ai été, tenter de le revoir et de revoir mon frère, tout cela porte un nom : écrire. Mes livres pourraient tous commencer par cette phrase, qui d'ailleurs ouvre l'un d'eux : « On était nés jumeaux, pourtant mon frère avait toujours été comme un aîné pour moi. » En un sens, ça résumerait tout.

J'avais peur de la ferme de Jacques, même si elle m'attirait. Il y avait là des oies, qui me paraissaient être des bras automatiques nés pour tuer, des dindons, des porcs et un verrat dont Jacques disait qu'il pouvait nous réduire en bouillie en un seul coup de mâchoires, si on s'approchait trop. Mais quelque chose m'y ramenait constamment, dans cette ferme, une chose qui m'attirait comme un poison. Je peux chercher partout, toute ma joie se trouve là, au milieu de ces « pierres d'avoine », près des silos, contre le flanc des bêtes, dans le purin.

Fasciné par ces vaches qui dormaient littéralement dans leur merde, je pouvais rester des heures entières à les regarder. Fou d'elles, fou comme on l'est toujours des choses qui nous font peur, fou comme je le suis encore de celles qui me dégoûtent. Le fromage, par exemple. Et le lait.

Fixer l'éternité contenue dans le regard d'une vache, son innocence blessée. Entendre le tracteur John Deere qui s'enfonce dans le bois du Fays. Parler avec la voix d'un enfant qui ne reviendra plus, la parole perdue. Fixer les cornes en croissant de lune des bêtes que Karine, l'épouse de Jacques, rentre aux étables, leurs mamelles déformées par les centaines de milliers d'heures de traite, leur rumination triste, lente, cette façon de mâcher constamment le même morceau de temps, exactement comme moi qui écris ces lignes.

La maison se trouvait dans le bas du village, au numéro 37 de la rue A Vi Tiyou, dans les remblais d'un trou aux crasses recrues de ronces et de fleurs sauvages, une de ces déchetteries dont nos campagnes ont toujours été pleines. Le terrain, en pente, filait droit dans le bois qui faisait partie de la propriété, un bois rempli de grottes et de roches à escalader, où nos enfants jouent aujourd'hui et où il me semble avoir laissé la part la plus vivante de moi. La plus cruelle. Et la plus douce.

À la lisière du bois, sur la section plane du terrain, on avait nos jardins potagers. Charles, son petit carré (sous le tilleul). Moi, mon petit rectangle (sous le sureau). Qu'importe : les fanes du céleri nous reliaient à Dieu.

Maman était une fan absolue d'Elvis Presley et des Beatles. Elle enseignait l'anglais et le néerlandais à Barvaux-sur-Ourthe, près de Durbuy, connue pour être la plus petite ville du monde. C'était une artiste. Elle peignait, surtout des fleurs. Papa était banquier. Il avait fait sciences économiques mais tout l'intéressait, rien ne le laissait indifférent, y compris la sculpture, qu'il se mit à pratiquer autour de la quarantaine. On vivait la vie que les gens vivaient alors, une vie où s'il y avait bien une chose qui n'existait pas, c'était l'envie de se mettre en avant. Les désirs y étaient enfouis. Et, parce qu'on était chrétiens, les autres avaient toujours la primauté sur nous. Une vie d'effacement. Pas de vraie terrasse, mais une table en plastique posée sur le gravier. Pas de barbecue, mais des briques et une grille en métal qui faisaient parfaitement l'affaire. Des voitures sans confort, blanches et rouges, garées elles aussi sur le gravier. Un cordonnier, Philippe Flies, réparait nos chaussures. On ne portait pas de marques et on n'allait jamais au restaurant. Pas de voyages à l'étranger. Notre

New York à nous s'appelait Chanxhe, le long de l'Ourthe. Liège, on ne s'y rendait que trois fois par an, et je ne pense pas avoir vu Bruxelles avant mes dix ans. On avait la télévision, mais on ne pouvait pas regarder les dessins animés violents, ni le Club Dorothée. On devait ranger la table et on avait nos « charges » : vider le lave-vaisselle, écosser les petits pois, tondre la pelouse et récurer la salle de bains avec la fameuse éponge verte et le Vim. C'était une belle période. Tout y a commencé et tout y a pris fin.

Notre école maternelle se trouvait à trois cents mètres de la maison. Maman m'y déposait avant de filer à Barvaux, mais je ne me sentais pas abandonné. C'est l'époque où les mots ne m'avaient pas encore décrotté, où je ne savais ni lire ni écrire mais où je sentais que, d'une certaine façon, j'étais sous leur emprise. Envoûté. Quelque chose de ce goût-là.

J'ai écrit mon enfance à mesure que je la vivais. Et je l'ai vécue en l'écrivant. Pas avec des mots d'écrivain, mais des mots qui restaient en l'air, sans laisser de traces, sans avenir, sans devenir, légers comme la poussière dans le soleil ou les ailes du milan au-dessus des poules de Jacques Martin. Des pages comme la lumière qui courait sur le mur de l'église. Des mots qui n'attendaient rien. Ne prenaient rien à personne. Ne jetaient d'ombre sur rien.

Le cri, le tu, le chant, la morsure, le chaos. Et s'il ne s'agissait que de ça ? Tenter de laisser ressurgir, dans tout ce qu'on écrit, ce que la faculté de nommer nous a pris ?

Maman, sur le chemin de l'école qu'on appelait la Petite École, avait pour habitude de me montrer les toiles d'araignées prises dans la haie de bonne-maman Flore, la maman de François Périlleux, le père d'un ami. Des « toiles de maître », on les appelait comme ça, et on passait de longues minutes à les regarder, main dans la main, sans plus rien ajouter. Savait-elle, au-delà du chemin menant à l'école, qu'elle me menait aussi sur les terres où je vis à présent ? La vie comme une haie d'aubépine. L'écriture comme une toile d'araignée. L'absolue nostalgie.

Je pense à mon père, au milieu de sa vie, quand il ne savait plus quel chemin prendre, qu'il ne pouvait plus travailler et passait ses journées comme ça, à flotter, lui qui d'ordinaire était si actif. Je le revois, un petit cigare roux de marque Mercator au coin des lèvres, claquemuré dans le garage où il sculptait des pommes et des poires dans du bois de merisier. Des bananes également. Malheureux comme un chien. Mais à moi, il semblait heureux. Je ne l'avais jamais vu aussi heureux. Et puis, comment pouvait-il ne pas l'être, puisqu'il était enfin à nos côtés ?

Pris d'une soudaine passion pour la nature, il s'en allait cueillir des rosés-des-prés (à défaut de girolles) ou des girolles (méprisant, dans ce cas, les rosés-des-prés) et ne revenait que le soir, la barbe grise, les vêtements sales. Assis sur le seuil, je le revois fumer. Un père. Ainsi qu'un étranger.

Je pense à son silence, dans son garage. Puis au silence de Pépé, qui se délesta des mots au fil des ans, pour finir mutique. Chez lui, l'apparition d'un mot a toujours fait figure d'événement. On aurait pu noter, d'une croix dans son Petit Farceur, les jours où il parlait. Questions : poursuit-on par nos propres silences des silences entamés plus tôt ? Y a-t-il une communication invisible des silences ? Dans quelle mesure sommes-nous, ou non, l'amplification des fatigues, blessures et « nœuds » de nos ancêtres ? Quels sont les paysages du fond de la parole ? Que voit-on qu'on ne voit pas tant qu'on est en train de parler ? Et d'où me vient cette impression, par l'écriture de ces lignes, que je poursuis ton propre silence, Pépé ?

La vie reposait sur un sol stable. Tout se tenait et nous nous tenions, proches, presque toujours dans le même espace. Avec les années, le granit s'est fissuré, et nous sommes là, disséminés, disjoints. C'est ainsi : le temps passe et il défait le corps. Le mien, ce grand lieu vide sans personne. Et celui que nous formions en tant que roche. Compacte. Granitique.

Mon passe-temps préféré, qui n'était d'ailleurs pas un passe-temps mais une lubie voire une folie, c'était de raconter des histoires. Ma poupée Mary posée sur les genoux, je lui parlais des paysages que je voyais mentalement, du pays d'où je croyais provenir, non seulement moi, mais elle aussi. Des Amériques, je lui disais, nous provenons des Amériques, Mary, un pays de tornades où nos mères ont des vitesses dans le corps et des joies jusque dans les yeux. Des mères vertigineuses, coureuses aux cheveux d'or. Un couteau entre les dents, Mary.